

JHR FILMS
présente



Un film de Pierre-Alain Meier

LOVE OF FATE

JHR FILMS présente **LOVE OF FATE** - Une production **THELMA FILM AG** - Réalisation **PIERRE-ALAIN MEIER** - Image **PETER INDERGAND**
Son **JÜRGE LEMPEN** - Montage **BÉATRICE BABIN** et **MEYS AL-JEZAIRI** - Musique **ARVO PÄRT** - Mixage **DENIS SÉCHAUD** - Avec la participation
de **CINEFORUM** et le soutien de **LA LOTERIE ROMANDE**, en association avec **PRINCE FILM**, **ORMENIS FILM**, **ZERO ONE FILM**
Distribution **OUTSIDE THE BOX (CH)** et **JHR FILMS (FR)**.

princefilm

thelmafilm

Produktion: Thelma Film AG
Distribution: JHR Films
© 2014 JHR Films
Alle Rechte vorbehalten

CINEFORUM

Avec le soutien de la
Loterie Romande

OUTSIDE
THE BOX

jhr
FILMS

Synopsis

Un million et demi de Syriens ont fui au Liban. Ils se trouvent dans une situation sans issue. Leur seul espoir réside dans les programmes de réinstallation vers une vingtaine de pays occidentaux.

Parties de la Syrie en 2012, deux familles syriennes ont accompli un vrai parcours du combattant et se trouvent, cinq ans plus tard, à la veille de leur départ pour l'Allemagne.

Mais au moment d'effectuer le dernier pas, le destin s'en mêle. L'une des deux familles ne partira finalement pas.

Le destin, lorsqu'il s'empare des êtres humains, ne permet aucun pas de côté. Il y a des remèdes pour la maladie, il n'y en a aucun pour la destinée. Quand cette dernière s'accomplit, l'œil de la sagesse s'obscurcit.



La famille Jarad, Mohsen, Huriya et leurs 9 enfants

Pierre-Alain Meier, réalisateur et producteur

J'ai produit entre 2015 et 2018 le film Eldorado de Markus Imhoof, qui a été présenté à la Berlinale en 2018, puis a été sélectionné pour représenter la Suisse à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère. Ce film accompagne des migrants arrivant par leurs propres moyens à travers la Méditerranée, leur débarquement en Italie, puis leur arrivée en Suisse.

Mais une autre partie importante du film, tournée au Liban et en Allemagne, devait montrer la réinstallation en Allemagne de deux familles syriennes réfugiées au Liban, les familles Jarad et Alsouki.

Dernier jour de tournage au Liban : Markus Imhoof est déjà reparti, il est en transit à l'aéroport à Istanbul, en route pour Hanovre afin d'accueillir l'arrivée des familles de réfugiés. Il m'appelle à 3 heures du matin et m'annonce qu'il vient d'apprendre par son assistante restée à Beyrouth en compagnie du cameraman et de l'ingénieur du son, qu'un drame a brisé de manière totalement inattendue le rêve de Mohsen Jarad, le principal protagoniste du film, ainsi que celui de sa femme Huriya et de leurs 9 enfants, qui ne partaient plus.



Les Jours Heureux, Huriya, Zouzou et Mohsen Jarad

Cette tragédie, qui a duré trois heures environ entre la plaine de la Beqaa et un hôtel du centre de la capitale libanaise, a été filmée de manière homérique par Peter Indergand et Jürg Lempen, deux talentueux techniciens, qui ont pris sur eux d'enregistrer ces moments très douloureux.

Ce coup du destin a remis entièrement en cause le projet de Markus Imhoof. Après un an de montage, ce dernier a finalement renoncé à toutes les images tournées au Liban, car le drame de la famille Jarad débordait les enjeux de son film.

Eldorado s'est alors dirigé dans une autre direction. Mais Beatrice Babin, l'une des monteuses, et moi-même, étions de plus en plus persuadés que ce moment dramatique vécu quelques heures avant leur départ par la famille Jarad, avait le poids d'un film à lui seul, et même plus, qu'il était nécessaire, voire indispensable, de raconter ce dramatique évènement, d'autant que les images et les sons rapportés étaient uniques.

Avec l'accord de mes partenaires, j'ai recueilli ces images. Pendant le montage de *Love of Fate*, j'ai surtout cherché, et réussi je crois, à restituer l'émotion vécue par Peter Indergand, Jürg Lempen et Marion Glaser, en disposant leurs images et leurs sons de manière à donner du sens à cet évènement tragique.

Il est devenu primordial pour moi de dévoiler la vive douleur d'une famille frappée de plein fouet, soudainement sans aucune perspective, aucun avenir. J'ai décidé de me porter garant de ces images, c'est devenu ma dette immuable à la famille Jarad. Je partage leur drame à chaque visionnement du film et il est devenu salutaire pour moi aujourd'hui que d'autres, le plus possible, le partagent.

Peter Indergand, chef-opérateur

Mohsen Jarad vivait avec sa famille près de Zahlé dans la plaine de la Bekaa, non loin de la frontière syrienne, dans un petit camp de réfugiés. Les difficultés de la vie quotidienne ne jouaient cependant aucun rôle ces jours-là. Mohsen savait que son rêve allait devenir réalité. Lui, sa femme Huriya et leurs enfants seraient bientôt en Allemagne. Non pas comme des réfugiés syriens qui entreprendraient le dangereux voyage par la mer organisé par des passeurs, au contraire, ils voyageraient en avion, organisé par le gouvernement allemand.

L'alternative utopique dans un monde d'expulsion et de fuite ?

Pendant, je sentais toujours une certaine tension chez lui. Il aimait se montrer décontracté, charmant, drôle. Et pourtant, il y avait un sentiment de stress qui émanait de lui. Était-ce parce que tant d'incertitudes l'attendaient dans un pays aux règles et aux rôles incompréhensibles ? Était-ce parce que les processus qui se déroulaient en arrière-plan et qui leur permettaient de voyager lui échappaient ? Mohsen se détendait en fumant. Trois à quatre paquets par jour.

Le jour du départ, un mardi 28 avril, la famille Jarad, avec les autres familles choisies, a été conduite à Beyrouth dans un hôtel afin de prendre l'avion le lendemain matin pour l'Allemagne. Markus Imhoof, le réalisateur, était déjà en route pour Hanovre afin de filmer l'arrivée de l'avion. Marion, l'assistante réalisatrice, Jürg, l'ingénieur du son, et moi-même allions tourner le trajet le bus jusqu'à Beyrouth et, le lendemain, le départ à l'aéroport.

Mohsen n'allait déjà pas très bien pendant le voyage en bus. Dès l'arrivée à l'hôtel, la situation s'est aggravée. Le déroulement est documenté en détail dans le film.

Ce n'est jamais très agréable de tourner une situation dans laquelle des personnes sont blessées et perdent peut-être même la vie. Je vis ces moments avec une tension intérieure permanente, une sorte de dialogue entre une personne défiante, qui se pose moult questions éthiques, et quelqu'un qui a un regard froid et analytique et souhaite tirer le maximum de la situation pour le film.

« Tu es sûr de vouloir tourner ça ? »

« On peut peut-être en parler après ! Si je ne tourne pas maintenant, cela risque de manquer plus tard. Laisse-les décider en salle de montage. On ne peut écartier du film que ce qui a été tourné... »

« Tu pourrais essayer d'aider ! »

« Non, je ne peux pas. Il y a ici des gens plus aptes que moi médicalement et pour solliciter du secours ».



Mohsen Jarad, peu bien dans le bus reliant la plaine de la Bekka à Beyrouth

C'est à peu près ce qui s'est passé la plupart du temps pendant que les personnes présentes se battaient pour sauver Mohsen. Avec le recul, on sait tout mieux. Il y avait aussi des moments d'espoir. J'ai imaginé que Mohsen puisse finalement s'en sortir et que l'histoire se termine bien, et que ce difficile moment deviendrait alors une scène forte. Rien que pour cela, je devais tourner. En même temps, je savais que cette étincelle d'espoir était terriblement petite.

Nous avons régulièrement interrompu le tournage et nous sommes concertés au sein de l'équipe. Il n'y avait pas grand-chose à faire. Nous avons donc continué à tourner.

Quelques heures plus tard, Marion, Jürg et moi sommes rentrés à notre hôtel. Le tournage était terminé, le destin avait imposé sa volonté. Ce qui restait, c'était un grand vide.

Le lendemain matin, nous avons retrouvé les familles syriennes à l'aéroport lors de l'enregistrement. Nous n'avions pas de nouvelles de la famille Jarad. Pendant un moment, j'ai pensé que peut-être Huriya pourrait se présenter avec les enfants. Mais bien sûr, ce n'était pas réaliste. Son mari était mort, elle ne pouvait pas le laisser derrière elle. Et pour bien l'affirmer, j'ai tourné peu après la scène d'une employée de l'ambassade allemande barrant soigneusement les visas de la famille Jarad avec une règle. La photo sur le visa, un trait rouge en travers du visage : c'est la dernière image que j'ai vue de Mohsen. C'est là que j'ai compris que son rêve d'un nouvel avenir, le rêve d'une vie meilleure pour lui et sa famille, prenait fin.

Thierry Jobin, directeur artistique du Festival de Fribourg

La matière de la vie

Il y a la matière du film, celle qui vous terrasse comme rarement devant un écran. Ce matériau que Pierre-Alain Meier parvient à organiser avec la sensibilité et l'honnêteté qui sont les siennes. Indiscutable.

Et il y a, tout aussi rare au cinéma, la matière dans le film. Regardez ce chemin sensoriel qui va de la poussière de l'exil, presque en fusion sous le soleil, au marbre de l'espoir, froid comme un lobby d'hôtel 4 étoiles. Avec, jusqu'au-dessus, en équilibre fragile, l'humain qui vacille, se lève, marche, porte et qui, parvenu à son but, s'écroule. Alors il s'accroche. Pas à des poignées. Non. Il s'accroche à la peau des autres par le toucher.

Le Love du titre, c'est probablement la caresse. Ce geste que la crise du coronavirus nous interdit est au centre de ce film d'autant plus bouleversant. Les mains.

Les peaux. Les doigts dans les cheveux. Les larmes qu'on essuie. Les paumes de la tendresse. Les étreintes de l'amour. Ce qu'il nous reste quand tout espoir disparaît.

La caresse, voilà un acte trop rare dans le 7e art. Il y a bien, chez Rohmer, celle, furtive, de Jean-Claude Brialy sur *Le Genou de Claire*. Ou celles, véritable éloge, du *Lady Chatterley* de Pascale Ferrand. En cherchant un peu dans les sensations cinéphiles, on en trouvera aussi chez Bergman ou Truffaut. Mais ce n'est pas cette caresse sensuelle dont il est question ici.

Ici, il s'agit «juste» d'un frisson humain. Et c'est immense. Se toucher pour se sentir vivre encore. Tout simplement. Se sentir vivre dans ce monde qui est le nôtre parce qu'il est le leur. Sentir leur réalité. Arrêter de parler des réfugiés comme d'une entité abstraite. Voir ce film. Toucher sa miraculeuse sensibilité. Sentir nos frères si loin et si proches. Réaliser. Pleurer enfin avec eux.

Ce film est un miracle.

Thierry Spicher, distributeur

L'effroi saisit le spectateur quand le drame dans le drame que propose *Love of Fate* lui apparaît dans toute son implacable force. La manière même dont le film est né fait du destin de Mohsen Jarad et des siens un drame, une tragédie mieux écrite par le réel que n'importe quelle fiction : unités de lieu, de temps et d'action ne laissent aucune échappatoire. Et le film donne l'occasion à chacun de vivre au premier sens du terme cette tragédie, d'en être un acteur, impuissant, mais un acteur.

Love of Fate plonge le spectateur dans le réel. Il le laisse abasourdi.

Bien sûr, cela peut avoir comme conséquence que le spectateur se défende et refuse de vivre son émotion en intellectualisant, se contentant de se poser la question (légitime, mais si pauvre au regard ce que permet de vivre le film) de la légitimité morale du film, de la captation de ces images à leur montage. Nous pensons que ne pas dévoiler le drame qui se déroule permettra aux spectateurs de le vivre pour ce qu'il est et d'avoir accès ainsi à une expérience unique.

Interview du réalisateur

Pierre-Alain Meier interroge le sort des réfugié-es dans un film-choc, qui relate un événement tragique survenu sur le tournage du documentaire *Eldorado*.

Propos recueillis par Mathieu Loewer Le Courrier, 19.1.22

Dans quelles circonstances les images du film ont-elles été tournées ?

Pierre-Alain Meier : Pendant le tournage du documentaire *Eldorado*, l'équipe – le chef opérateur Peter Indergand, l'ingénieur du son Jürg Lempen et l'assistante Marion Glaser – accompagnait les deux familles syriennes afin de filmer leurs derniers moments au cours des heures précédant leur départ pour l'Allemagne. A Hanovre, une deuxième équipe les attendait. Quand le drame survint, l'équipe, en l'absence du réalisateur, pris sur elle de filmer, sans trop savoir si ces images seraient utilisées. Si Markus Imhoof, le réalisateur, avait été présent, ces images n'auraient peut-être pas été tournées. Il a en effet raconté plus tard, qu'il serait sans doute intervenu. Comme la plupart des documentaristes, il tourne ce qu'il pense être utile pour son film et le drame qui a eu lieu n'était naturellement pas prévu. Il n'aurait peut-être pas filmé pendant plusieurs heures ces moments embarrassants. Mais Peter Indergand a décidé de filmer jusqu'au bout cette tragédie douloureuse.

Comment la décision d'en faire un film s'est-elle imposée ?

Pendant des mois, l'équipe de montage a essayé en vain d'intégrer ces séquences à *Eldorado*. L'événement a été ramené à une dizaine de minutes dans un montage de deux heures. C'était un peu obscène. Nous avons finalement pris avec Markus Imhoof la difficile décision de renoncer à toute l'importante partie du film tournée au Liban autour notamment de la famille Jarad. J'ai eu très vite le sentiment que pour que ces images très fortes fassent sens, il fallait leur consacrer tout un film, afin de sauvegarder leur vérité et leur respiration intérieure. Mais ma vraie motivation, c'est que je me sentais redevable envers ces deux familles, que nous avons filmées pendant 2 semaines, qui se sont beaucoup investies dans un projet et qui s'est finalement terminé sans elles. J'ai réalisé *Love of Fate* avec l'idée que je devais assumer chacune de ces précieuses images et sons de Peter Indergand et de Jürg Lempen, tout en ayant aussi une certaine appréhension de les montrer.

Le film soulève en effet une question éthique: peut-on tout montrer dans un documentaire ?

On s'est d'abord demandé ce que la famille pouvait accepter. Je me suis bien sûr demandé comment le public allait réagir face à un événement aussi brutal. Des producteurs de la TV suisse alémanique et romande ont violemment rejeté le film.

Ce que je peux en partie comprendre. Au cinéma, le public est en principe mieux préparé à ce qu'il va voir. La première projection officielle a eu lieu dans le cadre du Festival de Fribourg où le film a été bien accueilli. Seule une spectatrice, parmi une centaine de personnes, m'a reproché un plan où la caméra selon elle s'était approchée trop près d'un visage douloureux. Je me suis souvent demandé pourquoi cette histoire me fascinait tant. Parce que c'est avant tout un film sur le destin, qui m'a renvoyé à Nietzsche, à son concept d'*Amor Fati* (*Love of Fate*) : quand survient un drame, il faut accepter les choses comme elles sont, consentir à son destin. Ce qui ne tue pas rend plus fort... Je partage ce point de vue sur le monde.

Quels principes ont guidé vos choix pour le montage, le fait de privilégier l'immersion sans voix off ou encore le recours à la musique ?

La voix off est une façon d'exposer explicitement son point de vue. Or, dans ce film, j'ai essentiellement suivi le point de vue du cameraman. Nous avons monté le film exactement comme Indergand avait regardé et vécu l'événement, en ne retirant que les moments de déplacement de la caméra. Il n'y a pas d'autres coupes dans le film que celles du cameraman lorsqu'il a changé de point de vue. J'ai renoncé à découper le discours ou l'attitude de tel ou tel protagoniste en vue de construire une séquence plus concise et efficace, car l'on risque de perdre en même temps une certaine confiance que le public accorde à la réalité et à la véracité des images filmées dans leur continuité. Pour ce film, il fallait bannir tout soupçon de manipulation. Seules exceptions : nous avons construit et annoncé au début du film un récit chronologique basé sur les cinq jours précédant le départ. Et j'ai ajouté une musique d'Arvo Pärt après le drame, qui accompagne la longue séquence du départ de l'avion, jusqu'à l'atterrissage de la famille Alsouki à Hanovre, qui permettait au public de se remettre de ses émotions. Conclure le film sur cet événement tragique aurait été un peu je crois trop brutal.

***Love of Fate* pose une autre question: comment parler des réfugiés au cinéma ?**

Avec *Eldorado*, nous souhaitions réaliser un grand documentaire de cinéma, ni à charge ni à décharge concernant la politique de migration, et qui se contenterait de décrire toute la complexité du réel. Un film qui vise à comprendre un phénomène à partir de la réalité des personnes qui en font l'expérience, migrants, douaniers, fonctionnaires, etc. Malheureusement, avec certes 17 000 entrées en Suisse, mais très peu dans les autres pays, *Eldorado* a surtout intéressé les personnes partisans d'un soutien sans conditions aux migrants.

Lorsque j'étais expert dans la commission documentaire de l'Office de la culture à Berne, entre 2016 et 2018, la moitié des projets soumis à la commission documentaire portaient sur des projets qui concernaient des migrants, leurs périples douloureux ou leur fragile situation en Europe. Le migrant devenait souvent une figure dont on embrasse la cause pour se donner bonne conscience !

Dans la plupart des projets, les auteurs censuraient ce qui ne servait pas leur démonstration, ils évacuaient les paradoxes afin de montrer des migrants exemplaires, auxquels ils s'identifiaient. Avec au fond malheureusement plus d'empathie pour eux-mêmes que pour les migrants.

Invoquer le destin, n'est-ce pas évacuer les questions politiques ?

Lorsque l'on voit les difficultés rencontrées après 2 ans de vie en Allemagne par une famille relativement aisée comme les Alsouki, l'on se demande si ce n'est pas d'une certaine manière une « chance » pour les Jarad qu'ils ne soient finalement pas partis... Lorsque des réfugiés débarquent en Europe, affaiblis, épuisés par le voyage, il faut leur porter secours sans hésiter. Mais parmi eux, seule une minorité parviendra à s'intégrer. Les autres resteront parce que le retour pose problème à de multiples égards. Les réfugiés que j'ai filmés dans Adieu à l'Afrique partaient souvent pour l'Europe avec de grands projets idéalistes, avant de se retrouver dans le meilleur des cas exploités en tant qu'ouvriers agricoles sous-payés en Espagne ou en Italie. Ils auraient eu selon moi une vie meilleure en Afrique, où ils auront toujours de quoi manger, et où ils conserveront une certaine dignité dont ils ne jouiront pas forcément ici.



Hussam et Nour Alsouki apprennent l'allemand

Quand Syrien rime avec destin

Norbert Creutz 14 janvier 2022

Documentaire à part, *Love of Fate* de Pierre-Alain Meier se présente comme un film composé de «chutes» d'un autre film, l'admirable *Eldorado* de Markus Imhoof. Bien plus qu'un supplément pour DVD ou qu'un film militant, il profite d'un événement imprévu pour approfondir la question de la crise des migrants, en l'occurrence syriens, et de notre regard sur ces derniers.

La crise des migrants, tout le monde connaît et a désormais son opinion là-dessus, plus ou moins formée et informée, avouée et avouable. Depuis une quinzaine d'années, on ne compte plus les films, documentaires ou de fiction, qui s'en inspirent, applaudis à gauche, boudés à droite et le plus souvent ignorés par le grand public en quête de divertissement. Qu'ajouter à cela? Peut-être *Love of Fate*, qui donne une nouvelle réalité – proprement fatidique – à la question.

En 2018, *Eldorado* de Markus Imhoof (*La Barque est pleine*, presque quatre décennies plus tôt) tentait la voie de l'introspection pour se remobiliser, aller voir les conditions faites aux nouveaux migrants et s'interroger sur notre capacité d'accueil. Mais tout documentaire est une construction, et comme souvent, une bonne part du matériau filmé n'avait pas trouvé sa place dans le produit fini. Dans le cas présent, tout un pan du projet compromis par un coup du sort. Avec le recul, son producteur Pierre-Alain Meier a pensé qu'il y avait de quoi en tirer un tout autre film, dont le titre *Love of Fate* (de l'expression latine « amor fati ») indique bien la valeur de constat plutôt que le volontarisme militant. Cela est arrivé, ces images ont été enregistrées, peut-être ont-elles aussi quelque chose à nous dire d'important.

Deux familles, un espoir

Sans commentaire «off», on est ainsi invité à suivre le départ de deux familles syriennes choisies par le Haut Commissariat pour les Réfugiés en vue d'une relocalisation en Allemagne (suite à la fameuse décision de la chancelière Angela Merkel d'en accueillir un million). Scandé par le compte à rebours des journées avant l'embarquement en avion, le film alterne entre les deux familles, l'une nombreuse de onze personnes, les Jarad, l'autre plus réduite de cinq. Deux interviews donnent un minimum de contexte: une employée du HCR pour dire la difficulté de choisir et la jeune Nour pour raconter par le menu les conditions de leur fuite de Syrie, cinq années plus tôt. Mais pour l'essentiel, on assiste juste à leurs dernières journées au Liban et enfin au départ. Et c'est déjà fort intéressant.

« Protectorat » syrien pendant les deux décennies précédentes, le Liban s'est en effet transformé en refuge pour 1,5 millions de Syriens chassés par la répression sanglante de Bachar al-Assad. En réalité, une sorte de purgatoire, de piège sans issue, dans des camps-bidonvilles qui n'ont plus rien de provisoire. Les deux familles au cœur du film font partie des plus chanceuses, mais on voit bien qu'elles s'illusionnent sur leur vie future en Allemagne, à partir d'informations glanées lors d'un cours de préparation. Mais tout ne vaut-il pas mieux que cette existence misérable, sans espoir, bien résumée par ces quelques sièges de salon trop chics pour ces tentes et à peine protégés des intempéries ?



Heure du départ : la famille Jarad attend le bus pour Beyrouth

Quand l'imprévu s'invite

Le jour J, l'équipe est bien sûr là pour filmer le transfert en bus de la Bekaa (la vallée arrière du Liban) à un hôtel proche de l'aéroport de Beyrouth. L'attente, les adieux, un certain stress – rien de bien spécial. Et puis survient l'inimaginable, un malaise du pater familias qui va tout remettre en cause. Peut-on continuer de filmer quand le destin de toute une famille bascule, même si elle a donné son accord au préalable ? L'opérateur Peter Indergand et le preneur de son Jürg Lempen, à ce moment seuls maîtres à bord, ont suivi leur instinct. Et après, peut-on faire comme si ces images n'existaient pas ? *Love of Fate* donne sa réponse, une musique transparente d'Arvo Pärt à l'appui, et elle paraît éminemment respectable.

Son témoignage y gagne une force inédite, une dimension poignante que le film a malgré tout l'intelligence de dépasser en se portant encore de l'autre côté, c'est-à-dire en suivant l'accueil de l'autre famille à Hanovre puis la froide discussion du « cas » par les autorités compétentes. On peut avoir été séduit par les qualités d'image, d'empathie et d'observation du début, captivé ensuite par la tournure des événements tout en se posant la question incontournable du voyeurisme, à la fin, c'est toute la question de l'accueil des réfugiés qui se pose avec une nouvelle acuité.

Est-ce le fait que rien n'a été spécifiquement tourné pour le réaliser qui rend *Love of Fate* si subtilement différent ? Mine de rien, ce « petit film » devient en tous cas de ceux qui comptent. Sans doute mieux que l'accumulation « world » de *Human Flow* (Ai Weiwei), le surplace frustrant de *L'Escale* (Kaveh Bakhtiari) ou l'esthétisme apprêté de *Fuocoammare* (Gianfranco Rosi), il nous invite à partager la condition précaire du migrant, ses espoirs et ses illusions, voire la cruauté de son destin. Rien de plus, sans chercher à convaincre quiconque de quoi que ce soit. Mais c'est déjà énorme.

Données techniques

Suisse, 2022

DCP, 16 : 9, 88'

Tournage : Liban, Allemagne

Langues de tournage : arabe, anglais, allemand

Sous-titres : FR, DE, EN

Production et ventes à l'étranger :

Thelma Film AG

Coin-Dessus 3, CH – 2863 Undervelier

www.thelmofilm.ch

Distribution Suisse :

Outside the Box

28, Chemin du Martinet, CH – 1007 Lausanne

www.outside-thebox.ch

Distribution France :

JHR Films

9, rue des Cascades, F – 75020 Paris

www.jhrfilms.com

BIO-FILMOGRAPHIES

Pierre-Alain Meier, réalisateur et producteur

Après des études à l'INSAS à Bruxelles, Pierre-Alain Meier a produit une quarantaine de films de fiction et documentaires, entre autres en Argentine, *Memoria del Saqueo* (Berlin 2004, Ours d'or d'honneur) de Fernando Solanas, au Cambodge, *Les gens de la rizière* de Rithy Panh (Cannes 1994, Compétition), au Sénégal, *Hyènes* de Djibril Diop Mambéty (Cannes 1992, Compétition), au Burkina Faso, *Yaaba* d'Idrissa Ouedraogo (Cannes 1989, Quinzaine des Réalisateurs, film d'ouverture) et *Laafi tout va bien* (Cannes 1993, Semaine de la Critique) de Pierre Yameogo, en Palestine, *Salt of this sea* d'Annemarie Jacir (Cannes 2008, Un Certain Regard), etc.

Des films également de réalisateurs suisses, notamment d'Olivier Zuchuat, de Markus Imhoof (*More than Honey*, Oscars 2013, *Eldorado*, Oscars 2018), de Jeanne Waltz (*Pas douce*, Berlinale, 2008), d'Alain Tanner (*Les hommes du port*, 1995, Cinéma du Réel), etc.

Il a réalisé plusieurs documentaires, dont *La danse du singe et du poisson* au Cambodge en 1993, et plus récemment *Adieu à l'Afrique*, tourné en 2017 au Sénégal, ainsi que le film de fiction *Thelma* tourné en 2001.

Peter Indergand, chef-opérateur

Peter Indergand a suivi les cours de l'American Film Institute à Los Angeles. Sa collaboration avec Christian Frei a une place particulière dans son œuvre qui culmine avec la nomination du film *War photographer* aux Oscars, un film pour lequel il décroche une nomination aux Emmy-Awards.

Peter Indergand a été plusieurs fois récompensé pour son travail en tant que chef-opérateur, il a notamment reçu le Prix du Cinéma Suisse pour *Eldorado* en 2019.

Jürg Lempen, ingénieur du son

Travaille depuis 2003 en tant qu'ingénieur du son indépendant, ainsi qu'en tant que monteur-son et mixeur. Il a récemment assuré la bande-son de *Ceux qui travaillent* d'Antoine Russbach, *Fortuna* de Germinal Roaux, *L'enfant d'en haut* d'Ursula Meier.

Beatrice Babin, cheffe-monteuse

Beatrice Babin, née à Munich, a monté récemment *Eldorado* de Markus Imhoof, *Lou-Andreas Salomé* de Cordula Kablitz-Post, *Die schönen Tage von Aranjuez* de Wim Wenders. Elle a monté *Love of Fate* en compagnie de Meys Al-Jezairi, co-monteuse.

